

KONE DIAKARIDIA
Université de Bouaké

Écriture romanesque et rite de passage : la narrativisation d'une « fratrie de case » chez deux auteurs du Mandingue

Novel Writing and Rite of Passage: the Narrativization of a "Box of Siblings" in the Writings of Two Mandingo Authors

Keywords: circumcision; rite of passage; sibling box; Mandingo culture; African humanism.

Abstract: The collective circumcision, rite of passage in Mandingo societies, pushes the initiates into a new, "brotherly" experience. Hence, no doubt, the concept of "box of siblings", built upon the model of relationships between brothers and sisters born by "normal" or "reconstituted" couples. This type of fraternal group is animated by feelings of rivalry and antagonism, but also by a tendency towards mutual assistance, complicity and solidarity. By narrativizing the "case of siblings", Camara Laye and Massa Makan Diabaté exalt a certain African humanism.

Introduction

Dans la culture mandingue, les rites initiatiques en général et la circoncision en particulier ont longtemps été perçus comme le processus continu par lequel les anciens et les adultes enseignent leur culture aux jeunes générations, standardisent la personnalité de chacun des nouveaux initiés et permettent à ceux-ci d'intégrer le milieu social. Regroupés pour l'occasion à l'intérieur de la même case ou dans le même champ d'initiation, ou encore initiés par le même couteau, il se crée entre ces jeunes gens venus à l'origine de familles diverses, une fratrie de fait ou groupes de « frères » circonstanciels sont sous la responsabilité de « parents » adultes.

Afin de lever toute ambiguïté éventuelle dans le cadre de ce travail, précisons que „« la fratrie » est comprise non pas dans le sens restreint que lui donnent les Sciences Humaines (la sociologie, l'ethnologie, la psychologie) lorsqu'elles posent la question des frères et des sœurs que l'on retrouve habituellement dans les familles issues de couples dits « normaux » ou dans les familles « reconstituées »"¹, mais bien dans le sens « large » que lui donne l'auteur malien Massa Makan Diabaté lorsque celui-ci présente dans son roman *Le boucher de Kouta*², Namori, Solo, Daouda et Soriba comme étant des « frères de case » parce que justement ayant habité la même case d'initiation et été circoncis avec le même couteau. Le thème de la circoncision est encore présent dans *L'Enfant noir*³ de Camara Laye. En effet, à travers la narrativisation de ce rite initiatique, cet auteur guinéen met lui aussi en scène cette pratique sociale qui engendre la « fratrie de case ». Aussi ce

¹ MékéMéité, „Les fratries de Yann Queffelec : les relations familiales dans « Les noces barbares » et « Boris après l'amour »", dans *Le Korè*, n°42, Abidjan, EDUCI, p. 84.

² Massa Makan Diabaté, *Le Boucher de Kouta*, Paris, Hatier, 1982.

³ Camara Laye, *L'Enfant noir*, Plon, 1953.

roman nous servira-t-il également d'appui. C'est donc précisément dans et par l'organisation narrative que *L'Enfant noir* et *Le boucher de Kouta* réalisent d'abord la « naissance », et ensuite le fonctionnement de cette « fratrie de case ». Quel est son acte fondateur ? Comment se manifeste-t-elle dans les romans cités ? Enfin, à travers la narrativisation de cette « fratrie de case », les auteurs du mandingue n'exaltent-ils pas, en définitive, un humanisme africain ?

I. De la naissance de la « fratrie de case » par la circoncision

Dans la culture africaine en général, et mandingue en particulier, les rites initiatiques (l'excision, le *Koteba*¹ et la circoncision) sont un phénomène social, *caractéristique des relations humaines*². Ils sont même un crédo nécessaire à la naissance d'un autre type de relation entre ses acteurs. Au sujet du cas spécifique de la circoncision, il faut signaler que celle-ci se fait dans des lieux appropriés et avec l'aide d'« objets » accoucheurs qui acquièrent tous une valeur symbolique.

1. Les lieux d'« accouchement » de la fratrie et leur symbolique

Chez les Malinké, la naissance de la « fratrie de case » à travers la circoncision s'effectue dans des lieux appropriés qui sont perçus comme étant « la représentation figurative d'une réalité (spatiale) qui a une valeur culturelle »³ au sein d'une communauté donnée. Comme dans le cadre des familles dites « normales » ou la parturiente donne naissance soit à domicile, soit à l'hôpital, la « fratrie de case » prend sa source en brousse ou dans la case.

1.1. La case d'initiation ou le lieu de « conditionnement »

Le narrateur hétérodiégétique de *Le boucher de Kouta*, en désignant ses quatre personnages Daouda, Solo, Vieux Soriba et Namori comme étant des « frères de case »⁴, indique clairement que la case est un lieu essentiel pour la naissance d'une nouvelle forme de fratrie. Elle pourrait, de par cette fonction, s'appréhender comme son lieu de conditionnement. Dans *L'Enfant noir*, les détails relatifs à la case d'initiation où sont internés Laye et ses compagnons semblent intéressants à relever à ce propos : « Les hommes [...] nous avaient rassemblés dans une case à l'écart des concessions. Cette case, spacieuse, allait être désormais notre demeure »⁵.

Selon le narrateur, cette case était « faite de briques en terre battue et pétrie avec de l'eau, et comme toutes nos cases, ronde et fièrement coiffée de chaume »⁶.

¹ Le *Kotéba* est une initiation qui se fait sous la forme d'un théâtre rituel. Il a pour thème majeur, la satire sociale, qu'il réalise dans une ambiance d'humour et de gaieté. Structure du spectacle, acteurs, discours, costumes, tout est mobilisé en vue d'exposer, sur le mode humoristique, les travers et les problèmes essentiels de la société, afin de les corriger.

² A travers ces rites initiatiques, les rapports interhumains s'inscrivent dans une perspective communautaire. L'individu naît, grandit, évolue, se réalise seulement au sein d'un ensemble dont il a appris à connaître toutes les choses qu'il avait ignorées auparavant et qui, par conséquent, l'enrichit sans cesse, et qu'il doit également enrichir.

³ Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Robert Laffont et Jupiter, Paris, 1982, p. 883.

⁴ Massa Makan Diabaté, *op. cit.*, p. 8.

⁵ Camara Laye, *op. cit.*, p. 132.

⁶ *Ibidem*, p. 10.

Construite à l'image de cette case paternelle, la case d'initiation, ronde de par sa forme, pourrait s'apparenter au ventre de la femme en état de grossesse. Cette métaphore du ventre maternel est davantage renforcée chez les Malinké lorsque ceux-ci recouvrent la façade extérieure de la case d'initiation par des excréments de bœuf, afin de la protéger contre les intempéries.

Dans le cadre de leur initiation, les enfants sont retirés de l'emprise de leurs familles biologiques respectives afin de reconstituer, à l'intérieur de cette case, une nouvelle communauté secrète d'où ceux-ci devraient « renaître » à la vie. Dans le cas de Camara Laye, cette vie communautaire dure quatre semaines¹. Elle se fait sous la supervision de « parents » adultes. Ceux-ci, en vue de perpétuer la chaîne des générations, vont à l'intérieur de la case se substituer aux parents biologiques et livrer aux futurs initiés les grandes vertus qui fondent l'Homme malinké : « Etre franc absolument, [...], remplir (ses) devoirs envers Dieu, envers (ses) parents, envers les notables, envers le prochain. »² Cette nouvelle vie communautaire, faite d'enseignement et de complicité, ne se limite pas seulement à la case qui n'en est qu'une première étape ; car après, il faut partir pour la brousse.

1.2. La brousse ou l'espace de la renaissance

Le départ des futurs initiés pour la brousse marque le couronnement de l'initiation. C'est, en effet, en ce lieu que l'acte d'initiation a lieu, loin de tous les regards indiscrets : « Nous avons atteint une aire circulaire parfaitement désherbée. Tout autour, les herbes montaient très haut, plus haut que tête d'homme ; l'endroit était le plus retiré qu'on pût souhaiter »³. Dans la réalité quotidienne des Malinké, comme chez beaucoup de peuples de l'Afrique, la brousse est très souvent le lieu des choses où les hommes rejoignent les puissances occultes, en vue de leur exposer leur angoisse et trouver, pour l'occasion, des remèdes aux nombreux maux qui les assaillent. Mais aussi, elle est l'endroit où les futurs initiés vont se débarrasser de leur statut premier de néophyte pour acquérir une nouvelle personnalité, celle d'initié. En conséquence, le cercle que forment ces initiés en ces lieux n'a pour but que de renforcer cette nouvelle fratrie. Défini dans le vocabulaire mathématique comme une surface plane limitée par une courbe dont tous les points sont à égale distance d'un point fixe appelé centre, ce cercle pourrait, dès lors, se saisir comme la fin de tous clivages familiaux et sociaux entre les initiés, placé ainsi sur le même point de gravité, et donc d'égalité. On constate, par ailleurs, qu'à partir de la brousse, ils vont se refaire un autre état d'esprit en s'unissant aux forces invisibles. Cette unité garantit à la fois leur vie, leur équilibre et celui de la société toute entière. On pourrait, en définitive, affirmer que la brousse est le lieu de la dernière épreuve, celle qui consiste à sectionner le prépuce à l'aide d'un couteau.

2. Le couteau de la circoncision ou l'objet symbolique de la « renaissance »

Le couteau, en tant qu'objet servant à la circoncision, joue également un rôle symbolique dans le roman de Massa Makan Diabaté. En effet, le narrateur, niant la

¹ *Ibidem*, p.152.

² *Ibidem*, p.145.

³ *Ibidem*, p.138.

prétendue vieillesse de Vieux Soriba, compare ce dernier à ses trois autres frères de case, en ces termes : « Il n'est pas plus âgé que Solo, Daouda ou Namori puisque nés la même année, ils avaient été circoncis le même jour et avec le même couteau. »¹

Pour Vieux Soriba, le couteau, en tant que métal fondant sa fratrie avec les autres, constitue l'élément fédérateur qui les unit à jamais et auquel chacun des quatre (Solo, Daouda, Namori et lui) doit sans cesse se souvenir. C'est justement d'ailleurs pour cette raison que Solo ne comprend pas pourquoi, en dépit du sentiment qu'ils ont tous d'appartenir à une même « fratrie de case et de sang » du fait de ce couteau, il soit l'objet de trahison de la part des autres : « Mais alors pourquoi l'ont-ils tenu en dehors d'une machination où il avait gros à gagner ? Ils savent pourtant que les frères de case, liés par le sang du prépuce, ne se trahissent jamais »². Notons, par ailleurs, que le sang qui découle du prépuce des initiés est le symbole de la vie, de l'existence même unissant le monde visible au monde invisible. Selon Méké Méité, „il est le sceau de cette « nouvelle » alliance « fraternelle » »³. En effet, comme toute naissance, la « fratrie de case » naît à partir de ce liquide qui est le socle même de la vie d'une créature : « C'est dans le sang que réside la vie d'une créature »⁴.

Dans *L'Enfant noir*, le passage en rapport avec l'ablation du prépuce traduit la symbolique de cette renaissance ainsi que le fort sentiment d'appartenance d'individus, précédemment issus de différentes cellules familiales, à une nouvelle communauté d'hommes :

« Soudain, l'opérateur est apparu. [...] Je n'ai pas eu le temps d'avoir peur : j'ai senti comme une brûlure et j'ai fermé les yeux une fraction de seconde. [...] Quand j'ai rouvert les yeux, l'opérateur était penché sur mon voisin. En quelques secondes, la douzaine d'enfants que nous étions cette année-là sont devenus des hommes. »⁵

Précisons que, dans cet extrait, l'opérateur accomplit l'acte d'ablation avec le même entrain sur chacun des douze initiés et avec le même objet métallique. Cette unité d'action et d'objet couronne la naissance de la fratrie et constitue le socle de l'amour et de la cohésion sociale entre ses membres. La douleur qui en résulte correspondrait, dans une certaine mesure, à celle de l'enfantement. Ajoutons, par ailleurs, que le regroupement des futurs initiés par douzaine est aussi un acte chargé d'intention. En effet, le nombre « 12 » est, en lui-même, tout un programme. Il symbolise à la fois l'univers, les signes du Zodiaque et les mois de l'année. A ce titre, il traduirait, dans une certaine conception africaine, l'association du spirituel et du temporel. C'est donc à juste titre que les adultes réunissent les enfants par vague de douze, en vue de les initier. Signalons, enfin, que dans l'exercice de ses fonctions, l'opérateur passe automatiquement d'un individu à un autre sans que le

¹ Massa Makan Diabaté, *op. cit.*, p. 8.

² *Ibidem*, p. 111.

³ Méké Méité, *op. cit.*, p. 90.

⁴ La Bible, Lévitique 17.

⁵ Camara Laye, *op. cit.*, p. 111.

couteau soit au préalable nettoyé ou lavé. Tout ceci à l'avantage de créer entre ses enfants un nouveau type de rapport, qu'il importe, à présent, d'examiner.

II. Le fonctionnement de la « fratrie de case »

Comme dans une fratrie où les membres sont issus de couples dits « normaux » ou « reconstitués », la « fratrie de case » obéit à des règles de fonctionnement faites soit d'antagonisme ou de rivalité, soit de complicité, d'entraide ou de solidarité.

1. Du devoir de complicité, d'entraide et de solidarité entre « frères de case »

Daniel Gayet, dans son livre sur les relations fraternelles, souligne que « La fratrie obéit à des règles de fonctionnement qui préfigurent les relations sociales des individus, elles en sont le brouillon »¹. Ces relations sociales, en tant que manifestation des rapports découlant entre frères et sœurs issus de couples dits « normaux » ou « reconstitués », vont avoir les mêmes règles de fonctionnement que celles qui se manifestent entre « frères de case » dans le roman de Massa Makan Diabaté. En effet, « nés » le même jour, dans la même case et à l'aide du même couteau, Daouda, Soriba, Namori et Solo ont chacun pleinement conscience qu'ils ont l'impérieux devoir d'entretenir entre eux des liens forts de bonne entente, de plaisir de vieillir ensemble et de soutien mutuel. Ainsi, le narrateur du roman *Le Boucher de Kouta* présente-t-il Namori qui, après son installation à Kouta, bénéficie de la solidarité et de l'aide de ses trois frères de case : « Les anciens avaient tout aussitôt dépêché Daouda, Solo et Soriba auprès de lui, disant que le dernier vœu de son père fut qu'il reprenne la femme qui l'avait attendu pendant douze ans »².

En réalité, conscients du fait que la requête du défunt père de Namori à son fils est d'une extrême délicatesse, les anciens préfèrent assigner ce rôle à des personnes qui lui sont intimement liées et qui, par conséquent, sont susceptibles d'être écoutées : ses frères de case. Namori, à la vue de ceux-ci, est fort embarrassé. Aussi se met-il à pleurer. Ses frères de case, qui croyaient à travers ces larmes à l'expression d'un accord, retournent informer les anciens.

Bien plus tard, lorsque le même Namori décide de son plein gré d'épouser Doussouba Camara, il se sent dans l'obligation d'obéir à un préalable : celui d'accorder la primeur de l'information à ses frères de case avant la communauté musulmane toute entière de Kouta :

« Après le repas et les trois verres traditionnels de thé à la menthe, Namori informe ses amis d'enfance de son intention d'épouser Doussouba Camara. [...] Il s'excuse auprès de Daouda et du Vieux Soriba de n'avoir tenu que Solo dans le secret et ajoute qu'après deux heures d'entretien avec celui-ci, Doussouba lui a fait part de son consentement...³ ».

¹ Daniel Gayet, *Les relations fraternelles : approches psychologiques et anthropologiques des fratries*, Paris, Delachaux et Niestle, 1993, p. 205.

² Massa Makan Diabaté, *op. cit.*, p. 42.

³ *Ibidem*, p. 116.

En dépit de cet amour apparent, ce mariage entre Namori et Doussouba ne sera pas des plus paisibles. Très vite, ce couple sera confronté à ses premières querelles. Encore une fois, Daouda, Solo et Vieux Soriba seront présents pour manifester leur solidarité à leur frère de case en difficulté :

« Un matin, on voit Doussouba [...] passer par le marché, couverte de blessures encore saignantes, suivie d'un portefaix chargé de ses effets personnels, se dirigeant vers la maison paternelle. Namori pleure et se coupe en désossant un gigot. Ses amis d'enfance accourent. Solo et Soriba sont inquiets. »¹

Si, dans cet extrait, le narrateur insiste sur l'attitude de Solo et de Soriba, c'est certainement par souci d'affirmer que la « fratrie de case » obéit au principe de solidarité dans toutes les épreuves qui touchent à la vie d'un de ses membres. Ainsi, d'un bout à l'autre du roman de cet auteur malien, on remarque que cette solidarité est constante entre les quatre personnages.

En tant qu'institution sociale, la « fratrie de case » ne saurait donc s'expliquer par rapport à des facteurs individuels, mais plutôt collectifs. En effet, il s'agit de normes et de valeurs acceptées comme une totalité, un ensemble par des individus qui ont en partage une histoire ancienne (la circoncision) dont chacun a pleinement conscience. Ainsi, dans nos sociétés anciennes, voire mythiques, transgresser ou refuser de se conformer aux normes de ce pacte social est-il une grande faute, une extrême trahison. Daouda ne dira d'ailleurs pas le contraire, lui qui n'a pas du tout digéré sa mise à l'écart du secret de la vente de la viande de l'âne par Namori, alors que les deux autres (Solo et Vieux Soriba) en étaient totalement informés. Ceci explique d'ailleurs pourquoi il : « pleure, se demandant pourquoi Namori, son ami, son frère de case, son plus-que-frère, l'a exclu de ce grand secret. »²

En total, on peut dire que la « fratrie de case » intègre un pacte de complicité, d'entraide et de solidarité entre ses membres, même s'il n'est pas rare de constater qu'il peut aussi souvent y avoir des disputes et des rivalités entre ceux-ci.

2. Les frères de case entre rivalités, disputes et complots

Brigitte Camdessus, étudiant dans un ouvrage collectif l'apport spécifique des expériences fraternelles dans le développement de l'enfant, élabore une théorie originale intégrant les notions de développement et l'expérience de la jalousie fraternelle. Elle rappelle à cet effet les travaux expérimentaux antérieurs de Koch qui, dans ses observations, en était arrivé à la conclusion que, lorsque l'écart d'âge entre deux enfants est inférieur à deux ans : « Il s'établit une authentique relation de compagnonnage et même de dépendance mutuelle rappelant celle que l'on observe chez les jumeaux »³.

Ces remarques de Koch, si elles valent dans le cas des rapports qui unissent des frères issus de couples dits « normaux » ou « reconstitués », peuvent également s'appliquer dans le cas des liens qui unissent des frères de case. Toutefois, il

¹ *Ibidem*, pp. 122-123.

² *Ibidem*, p. 158.

³ Brigitte Camdessus (sous la dir. de), *La fratrie méconnue : lien de sang, lien de cœur*, Paris, ESF, 1998, p. 126.

convient de noter que cette relation de dépendance mutuelle ne va pas parfois sans rivalités, disputes et complots. En effet, Daouda, Namori, Vieux Soriba et Solo, nés tous la « même année », se jouent mutuellement de nombreux tours qui déclenchent un rire fou chez le lecteur. À les voir et à les entendre, on penserait de prime abord qu'ils sont des ennemis. C'est avec beaucoup d'habileté que le narrateur décrit les rivalités qui les opposent et les nombreuses disputes qu'ils se font. *Le Boucher de Kouta* comporte, en effet, six cas de disputes aussi comiques les unes que les autres. Au nombre de celles-ci, on peut citer celles qui opposent Namori à Solo¹, Namori à Daouda² et enfin, Namori à Vieux Soriba³. Au-delà des raisons qui engendrent ces disputes (signalons qu'ils le font pour peu de choses), il faut faire remarquer que c'est autour du personnage de Namori que toutes les intrigues se nouent. Pour s'en convaincre, il suffit de « voir » cette scène qui oppose celui-ci à la fois à Daouda et au Vieux Soriba :

« Le boucher se met à pleurer tandis que Solo prudent, se fraie un chemin vers le vestibule. A la surprise générale, Namori fouette de toutes ses forces Daouda et le Vieux Soriba, au hasard en hurlant de rage. Et c'est maintenant l'Imam et Robert Diakitè qui tentent de le maîtriser. Puis il enfourche sa bicyclette et s'en va, en maudissant ces faux frères de case qui, au lieu de l'aider à assouvir sa vengeance, ont retenu son bras.»⁴

On pourrait également évoquer le complot que Namoriet Vieux Soriba veulent jouer à Daouda et Solo au sujet de la consommation de la viande de l'âne :

« — Devrais-je manger de la viande d'âne comme les autres ? demande Namori.
— Bien sûr que non! le rassure le boucher. Tous les jours je tuerai un mouton pour toi et moi.
— Mais les autres? dit le Vieux Soriba.
— Les autres ? quels autres ? interroge Namori agacé.
— Daouda et Solo, s'effraie le Vieux Soriba. »⁵

Avec ces genres de querelles quotidiennes avec ses frères de case,

« Namori démontre régulièrement que la solidarité apparente qui les lie en tant que frères de case, est en réalité fondée sur la recherche des intérêts individuels et le souci constant de se tourner en dérision, voire de s'humilier »⁶.

En réalité, leurs querelles et leurs disputes quotidiennes participent plutôt de ce que Michel Soulé, dans la préface de l'ouvrage collectif *Frères et sœurs*, appelle « la dynamique fraternelle »⁷ au sein des familles. En fait, lorsque celle-ci (la cellule familiale) compte plusieurs enfants, le mélange d'affection, de disputes et

¹ V. ed. cit., p. 54.

² V. *Ibidem*, p. 69.

³ V. *Ibidem*, p. 77.

⁴ Massa Makan Diabaté, *op. cit.*, pp. 67-68.

⁵ *Ibidem*, pp. 94-95.

⁶ Sidibé Valy, « Représentation de l'espace, espace de la représentation », dans *Enquête*, n°4, Abidjan, Puci, mai 1999, p. 95.

⁷ Michel Soulé (sous la dir. de), *Frères et sœurs*, Paris : Editions ESF, 1981, p. 11.

de rivalités se multiplie et s'atténue à la fois. En conséquence, le processus de lecture sollicite dorénavant du lecteur qu'il se mette dans la peau du psychiatre ou du psychanalyste afin de mieux comprendre les agissements de chacun des membres de cette fratrie, les uns envers les autres. Et le lecteur se doit de les « admettre » et les considérer comme « normaux », car faisant partie de l'ordre habituel de tout rapport fraternel.

Cependant, en dépit de toutes ses rivalités, disputes et complots qui existent entre Namori, Solo, Daouda et Vieux Soriba, notons que tout finit par s'arranger et les querelles qui les opposent, malgré leur « intensité », ne dépassent pas leur cercle restreint. Montrant ainsi clairement qu'à travers eux, Massa Makan Diabaté veut exalter un certain humanisme africain.

III. L'exaltation d'un humanisme africain

La narrativisation de la « fratrie de case » reste entièrement motivée chez Massa Makan Diabaté, par la volonté de cet auteur malien d'exalter l'humanisme africain au sens où l'entend Sidibé Valy : « L'humanisme assure et garantit le développement cohérent et efficace de la communauté humaine, sans distinction de couleurs, de races, de religions, de langues, ni de frontières géographiques ou culturelles »¹. En fait, si la circoncision ne va pas sans une certaine angoisse, bien légitime du reste de la part des initiés, elle se révèle, en définitive, comme une fête et une manifestation éclatante de l'esprit communautaire du village :

« [...] L'épreuve n'avait pas que pour nous une importance capitale, elle avait quasiment la même importance pour chacun puisqu'il n'était indifférent à personne que la ville, pour une deuxième naissance qui était notre vraie naissance, s'accrût d'une nouvelle fourrée de citoyens ; [...] »².

Le Boucher de Kouta, à travers la narrativisation de la « fratrie de case » entre Daouda, Solo, Vieux Soriba et Namori, reprend à son compte cet humanisme sociopolitique africain. Dans l'atmosphère générale de drame comique qui rend ce roman si agréable à lire, son auteur réussit à proposer sa vision du monde et singulièrement celle de la société mandingue qu'il veut promouvoir. Autour du personnage principal Namori vers lequel tout converge, Massa Makan Diabaté, maîtrisant parfaitement sa culture, fonde une fratrie comprenant quatre personnages qui ont tous et chacun conscience d'appartenir à une même entité sociale, bien qu'issus à l'origine de familles biologiques différentes. Ils sont au centre des nombreuses scènes comiques nées de la pratique de la « fratrie de case » et de la cohabitation plus ou moins réussies de l'Islam avec les croyances ancestrales. De toute évidence, le choix esthétique de l'auteur est clair : pérenniser, par le canal de la littérature, l'esprit communautaire africain, qui fait fi de l'origine « biologique » de l'être humain, pour ne considérer que l'Homme dans son rapport quotidien avec

¹ Sidibé Valy, « L'enseignement dans la littérature ouest-africaine d'expression française », in *Lettres d'Ivoire*, n°002-2007, p. 10.

² Camara Laye, *op. cit.*, p. 127.

l'Autre : « C'est une littérature où l'on chante des valeurs négro-africaines, l'estime de soi, la générosité, l'ouverture sur Autrui. »¹

La nécessité de bâtir une Afrique solidaire, fière d'elle-même et de son passé offre ainsi une occasion à Massa Makan Diabaté, dans ce nouveau contexte de globalisation. Plus encore aujourd'hui qu'hier, ce romancier veut enseigner l'humanisme qui a permis aux communautés africaines d'autrefois de connaître leur période de gloire et de prospérité.

Conclusion

En somme, la « fratrie de case » dont il a été question dans ce travail est née à partir d'un item culturel spécifique (la circoncision) et pourrait, par conséquent, se saisir comme une stratégie d'affirmation de l'humanisme africain. Avec Massa Makan Diabaté, le sens de la fratrie a fortement évolué. Nous sommes passés d'une conception traditionnelle basée sur les liens de sang (biologiques) entre frères et sœurs issus de couples dits « normaux », à une nouvelle conception construite autour des classes d'âges.

Notons, par ailleurs, que « la fratrie de case » peut aussi être utile pour le fonctionnement de plus grands ensembles sociaux, car les changements multiples entraînés par l'introduction de nouvelles technologies et le commerce mondialisé effacent de plus en plus les caractères qui, autrefois, permettaient à des groupes d'individus de se reconnaître une identité claire et ensuite de respecter celles des autres.

Aussi, bien que le contexte actuel, marqué par la propagation de certaines pandémies – telles le sida – semble ne pas favoriser la revalorisation pleine et entière de cette pratique, importe-t-il toutefois de récupérer et de promouvoir certains de ses aspects. En actualisant et en développant des vertus comme la vie communautaire et le courage, ces rites initiatiques ne pourront-elles pas favoriser une vie communautaire plus paisible ?

BIBLIOGRAPHIE

I – Corpus

Diabaté, Massa Makan, *Le Boucher de Kouta*, Paris, Hatier, 1982.

Laye, Camara, *L'Enfant noir*, Paris, Plon, 1953.

II – Ouvrages et articles consultés

Caillet, Philippe, « Fratries sans fraternité », dans *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux* 1/2004 (n° 32), pp. 11-22.

Camdessus, Brigitte (sous la dir. de), *La fratrie méconnue : lien de sang, lien de cœur*, Paris, ESF, 1998.

¹ « Entretien avec Massa Makan Diabaté : être griot aujourd'hui », dans *Notre Librairie : Littérature malienne*, N°75-76, p. 119.

- Chevalier, Jean et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Editions Robert Laffont et Jupiter, Paris, 1982.
- Gayet, Daniel, *Les relations fraternelles : approches psychologiques des fratries*, Delachaux et Niestle, Paris, 1993.
- Jacquey, Marie-Clotilde, « Entretien avec Massa Makan Diabaté : Etre griot aujourd'hui », dans *Notre librairie : Littérature malienne, n°75-76, pp. 72-86*.
- Méité, Méké, « Les fratries de Yann Queffelec : les relations familiales dans « Les noces barbares » et « Boris après l'amour », dans *Le Korè, n°42*, Abidjan, Educi, 2009, pp. 83-95.
- Soule, Michel, *Frères et sœurs*, Paris, ESF, 1981.
- Valy, Sidibé, « Représentation de l'espace, espace de la représentation dans *Le Boucher de Kouta* de Massa Makan Diabaté », dans *Enquête, n°4*, Abidjan, Puci, mai 1999, pp. 93-101. «L'enseignement dans la littérature ouest-africaine d'expression française », in *Lettres d'Ivoire, n°002-2007*, pp. 7-18.